

Ces Thurgoviens !

Autor(en): **Mex, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 24

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221104>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES GENS DU LIGNOLET

(Suite et fin.)

Louise avait pâli. Son cœur battait très fort. Cependant, en ce moment critique, une force inconnue lui vint, avec un grand calme.

— Maman, répondit-elle, M. Gaston Grissol me fait beaucoup d'honneur. Mais, moi, je te dis nettement que je ne l'épouserai pas.

— Malheureuse ! Tu as toujours dans la tête ce Félix Berthet...

— Si Félix Berthet vous contrarie, je ne l'épouserai pas... Mais je n'épouserai nul autre,.... surtout pas le fils de M. Grissol... Moi, entrer au Conservatoire ?... J'aimerais mieux entrer à l'Ecole d'agriculture qui vient de se fonder à Rochette... Voilà mon Conservatoire, à moi, la vraie fille de paysans que je suis... et que je reste.

La mère resta bouche bée. Louise avait dit cela sans colère, avec respect et dignité. Juliette poussa un gémissement, tira son mouchoir, essuya quelques larmes et s'éloigna sans un mot de protestation.

M. Grissol, le père, s'insinua, cette année, dans les bonnes grâces et les affaires de Jean Bonaveau. Homme habile, voyant courir le vent, il parla un jour ouvertement au père de Louise, non de sa fille, mais de son argent.

Bonaveau prit, du coup, une mine solennelle.

— Vous êtes un propriétaire cossu, mon cher, dit le banquier, frappant amicalement sur l'épaule de Jean. Vous avez bien, là, quelques bons écus au soleil... et bien placés, j'en suis certain... Mais, un campagnard, si avisé soit-il, n'est pas au fait des bonnes occasions qui passent... Je vous parle en ami... Il y a, en ce moment, trois occasions superbes — je dis trois car je les connais — de placer son argent à gros dividendes, trois affaires d'or... que vous ne devez pas manquer.

Jean dressait l'oreille : le gros rendement, le gros dividende, quel appât !

Il répondit que ses capitaux étaient placés et qu'il n'avait, pour l'instant, pas de fonds disponibles.

M. Grissol sut, en faisant miroiter devant lui d'éblouissantes perspectives, l'amener où il le désirait.

Bref, l'année ne s'était pas écoulée que Bonaveau avait totalement vendu ses titres et retiré ses fonds pour placer le tout dans les entreprises individuelles prônées par M. Grissol. Il n'avait rien dit de positif là-dessus à sa femme et à sa fille.

— M. Grissol est le génie de la finance, fit-il un jour, un large sourire sur ses lèvres et se frottant les mains. Avec lui, on roule vers la fortune. Il a la bosse des affaires...

Louise, toujours persécutée, était malheureuse. Le jeune Gaston, en effet, se posait en soupirant, ce qui ne la charmait guère ; il la suppliait de cultiver sa voix.

— Oui, je vous aime, avoua-t-il un jour. Et c'est un crime, entendez-vous, Mademoiselle Louise, de laisser se rouiller dans l'abandon et la négligence, un métal aussi pur que celui de votre voix.

Un jour de novembre, il écrivit de la ville aux parents Bonaveau pour demander la permission de venir passer au Lignolet le prochain dimanche.

— S'il vient, dit nettement Louise, je m'en irai...

— Nigaude, fit la mère, il faudrait au moins savoir s'il vient pour toi ou pour...

— Il vient pour moi, il cherche à me faire la cour. Je ne veux pas de lui pour mari. C'est définitif.

Juliette, maugréant, dut écrire au soupirant trop hardi. Il ne vint pas, mais Louise eut à supporter toute la mauvaise humeur de ses parents.

Elle ne parla plus d'entrer à l'Ecole d'agriculture, de crainte de soulever de nouvelles tempêtes. Elle travaillait courageusement, sans se plaindre, et c'était bien grâce à elle que les choses de la ferme ne périlait pas. Elle avait l'œil à tout. « Une maîtresse fille, tout de même », disait le père, ne pouvant s'empêcher

de l'admirer, et fier d'elle, malgré tout.

Il n'en parlait pas moins d'aller habiter la ville où il se rendait souvent, trop souvent. Il en revenait avec des airs de mystère et parlait bas à sa femme.

Louise le voyait fort bien. Elle laissait faire, elle était lasse de lutter et se résignait au pire. « Je suis certaine, se disait-elle, qu'il est en tractations pour la vente du cher et beau domaine. Dieu nous soit en aide ! »

Louise ne se trompait pas.

L'été qui suivit devait être fatal aux habitants du Lignolet.

Un jour — les Grissol n'étaient pas venus en villégiature cet été-là — Bonaveau partit pour la ville.

Il en revint désespéré. Il tomba sur un escabeau dans la cuisine, fondit en larmes. Durant un quart-d'heure, il pleura ainsi, incapable de prononcer un mot.

— Père, parle, supplia Louise, présentant la nature de ce malheur.

— Grissol m'a ruiné, dit-il enfin, avec une imprécation. Ces entreprises si magnifiques n'étaient que du vent, de la paille... Tout mon argent est flambé, perdu...

Juliette eut un cri d'angoisse et s'évanouit.

Ce n'était que trop vrai. Le capital des Bonaveau, si lentement et honnêtement amassé, était parti en fumée. Adieu les rêves de confort et de bien-être ! Adieu l'existence à la ville.

Louise, douce et réconfortante, semant le courage et la confiance, fut la Providence de ses parents. Mais le père Bonaveau demeura cassé et étourdi de ce coup.

Six mois plus tard, le brave Félix Berthet épousait Louise. Avec lui, l'espoir revint au Lignolet. Félix devait être pour ses beaux-parents le fils le plus affectueux et le plus dévoué et pour Louise l'ami tendre et le plus ferme soutien.

On resta au Lignolet, unis et en famille. La fortune en argent était perdue, mais le domaine restait, sans dettes, ce qui était une richesse. L'amour du sol et du travail en est une autre, non moins sûre.

Oui, avoua un jour Jean Bonaveau, malgré le chagrin qu'en eût éprouvé notre bonne Louise, j'allais céder le Lignolet pour un bon prix. Je peux bien dire que le bon Dieu y a mis la main et je l'en remercie chaque jour. Comme j'étais chez le notaire, au moment de passer l'acte, j'ai appris que l'acquéreur n'était pas solvable, malgré tout ce qu'il disait de sa fortune... L'acte, de ce fait, n'a pas été passé... Oui, Louise, la bonne terre nous a sauvés... Car si l'acte avait été passé et l'argent touché par moi, je l'aurais placé jusqu'au dernier sou dans les entreprises du sieur Grissol... Et je n'aurais aujourd'hui plus un morceau de pain... Tu es une brave fille, ma Louise, tu es plus digne que moi du sang des Bonaveau, qui ont été tous de bons paysans, de forts travailleurs et surtout d'honnêtes gens.

Ad. Villemard.

SONNAILLES

(Extrait d'une « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser.)



N entends aussi le soir, dans nos campagnes, le tintinablement des clochettes, comme si l'on était dans les pâturages. C'est que nos paysans ont de plus en plus pris l'excellente habitude de créer dans les endroits accidentés ou peu propices à l'accès des machines des parcs, où, dès que l'herbe pousse et que les journées sont un peu tempérées, on conduit le bétail. C'est la première étape vers la montée à l'alpage, vers la vie libre de la montagne. Et cela donne aussi un cachet particulier aux belles soirées de printemps.

Les sonnaillies de nos troupeaux, encore quelque chose qui est bien de chez nous. Il faut avoir vu le spectacle, à l'étranger, en Hollande, par exemple, de ces milliers et milliers de vaches paissant en silence, dans les polders, pour sentir une mélancolie immense vous tomber sur les épaules, et, vos pensées s'envolent bien loin, en terre suisse, pour évoquer nos troupeaux fai-

sant carillonner leurs clochettes au rythme si caractéristique des toupins. Et dire qu'il y a deux ou trois ans, dans un de nos journaux agricoles les plus répandus, un correspondant se plaignait du bruit que font ces sonneries, et aussi du capital improductif, selon lui, investi dans le métal et les courroies des clochettes. Comme si, dans la vie, on pouvait tout arbitrer en espèces sonnantes et trébuchantes. Comme si, justement ce qui fait le charme de l'existence, ce ne sont pas les impondérables, les choses du sentiment ! Du reste, hâtons-nous de dire que la proposition du dit correspondant suscita une explosion de protestations. Il y a, Dieu soit loué, encore de la poésie dans le cœur de nos paysans.

LEÇONS D'ANGLAIS

Voulez-vous savoir comment Napoléon apprit l'anglais en vingt-cinq leçons ?

Dans sa dure et cruelle captivité, sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon, à qui on ne communiquait que des journaux anglais, voulut étudier cette langue. Au bout de trois mois, il la savait. Quelle méthode merveilleuse avait-il suivie ?

Une méthode bien simple, que nous indiqueront nos maîtres Las Sases, et que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs qui veulent apprendre l'anglais très rapidement :

Du dimanche 26 au mardi 28 février 1816. — L'anglais allait de mieux en mieux. L'Empereur convenait avoir eu un moment de dégoût. Il avait un instant, me disait-il, vu passer sa *furia française* ; mais je l'avais ranimé, disait-il, par une méthode qu'il trouvait sûre, infaillible, la meilleure de toutes les méthodes, celle de lire et d'analyser une seule page, et de la recommencer jusqu'à ce qu'elle fût sue imperturbablement. Les règles grammaticales s'expliquent chemin faisant ; de la sorte, il n'y a pas un moment de perdu pour l'étude et la mémoire. Les progrès semblent lents d'abord, on croit avancer peu ; mais quand on arrive à la cinquantième page, on est tout étonné de savoir la langue. Nous avions donc ajouté une page de *Télémaque* au reste de notre leçon, et nous nous en trouvions bien. Du reste, l'Empereur, en ce moment, bien qu'il n'eût encore que vingt ou vingt-cinq leçons complètes, parcourait tous les livres, aurait fait savoir par écrit ce dont il eût eu besoin. Il ne comprenait pas tout, il est vrai ; mais on ne pourrait désoler, mais lui rien cacher, disait-il, et c'était immense : c'était une conquête achevée !

CES THURGOVIENS !

NOMBREUSES sont les anecdotes qui courent sur le compte de nos braves confédérés du nord-est. Toutes ont trait au même péché mignon, si l'on peut dire !

Si nous nous sommes permis d'en relever quelques-unes, nous nous empressons de déclarer à nos chers « eidgenossen » que c'est par simple esprit de « chine », comme l'on dit dans le canton de Vaud.

Je tiens les suivantes de l'ami Hans, un Zurichois qui n'est pas tendre pour ceux du Bodensee. — « Toutes authentiques », affirme-t-il sérieusement.

* * *

La première...

Trois honnêtes trépassés, détachés à jamais des biens de ce monde, se présentaient en même temps chez St-Pierre, à savoir : un Bernois, un juif et un Thurgovien ; ils sollicitaient le visa de leurs passeports pour la terre promise.

— Faudrait d'abord commencer par retourner d'où vous venez, afin d'y aller quérir tout ce que vous avez pris ; c'est là une condition essentielle ! fit le saint à l'ouïe de leur requête.

— Je veux bien, répondit le bernois, si vous me confiez un mouchoir de poche qui suffira à emballer le produit de mes maigres larcins.

Ainsi fut fait.

— Un petit char à bras fera mon affaire, déclara l'enfant d'Israël.

Ainsi fut encore fait.

— Point trop ne serait pour moi d'un char à échelles à deux chevaux, avoua le troisième.

Et, sur un signe du saint, l'attelage fut mis à la disposition du Thurgovien.

... Oui, mais, dit la légende, ce dernier ne reparut point...

* * *

La seconde...

L'empereur Guillaume était venu en Helvétie faire une visite de politesse à notre Haut-Conseil fédéral.

Il avait pris place à la droite du président de la Confédération, l'honorable M. Deucher, qui était thurgovien.

Une foule compacte se pressait aux abords du palais pour assister à l'arrivée du cortège officiel.

— Tiens, s'écria tout à coup le grand Bolo-mey, qui était sergent de l'armée fédérale, le kaiser porte, contrairement à l'usage, le sabre au côté droit.

— Cela s'explique, fit remarquer un bernois qui avait entendu l'observation ; Guillaume est trop bien renseigné pour ne pas savoir que notre président est de Steckborn !

* * *

La troisième... est arrivée à Hans lui-même, mais il ne s'en vante pas volontiers.

C'était au tir fédéral à Frauenfeld.

Hans, par mesure de précaution, s'est rendu à son arrivée chez un tailleur de cette ville auquel il a demandé de bien vouloir... lui coudre les poches !

— Il me semble que vous avez l'accent zurichois, remarque plaisamment le maître d'état avec un sourire.

— Parfaitement, je viens de Zurich en droite ligne, répond avec fierté l'ami Hans.

— Alors, dans ce cas, il serait prudent de commencer par vous coudre la « brayette », conclut finement le tailleur. *A. Mex.*



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE

— Il vient de guigner à sa porte, ce vieux grigou.

— Vous ne l'aimez pas ? demanda Pauline.

— Ma fi, non. Est-ce qu'on peut aimer un homme qui vit tout seul, qui parle tout seul, le long des chemins, et qui rôde la nuit, à chercher on ne sait trop quoi, sur les frêles.

— C'est assurément une singulière existence.

— Oui, bien, fit Marc-Antoine, mais il faut noter que Siméon Chérix n'a jamais fait tort à âme qui vive, tandis que nombre de gens, dont le train est beaucoup plus régulier, n'en pourraient dire autant.

— Mais, demanda Pauline, pourquoi l'appelle-t-on sorcier ? S'occupe-t-il d'occultisme ? C'est très à la mode, ça, vous savez.

— Il est « meidze », c'est-à-dire qu'il soigne certains malades avec des infusions de plantes, fleurs ou racines. De la médecine naturelle, pas plus. Mais cela suffit pour que les gens lui attribuent une foule de pouvoirs bons ou mauvais, selon l'emploi qu'il est sensé en faire. A les entendre, il saurait des prières et des gestes pour gagner au jeu, pour faire rater une arme, pour arrêter le sang qui coule, pour endormir les serpents, pour combattre le mal donné...

— Le mal donné ?

— Oui, les malédictions, les ensorcellements, toutes ces sottises auxquelles bon nombre de gens croient encore... Il peut découvrir l'or caché en terre. Il peut guérir de la fièvre et de la folie... Eh ! que sais-je ? Il possède, dit-on, le « Grand grimoire du Pape Honorius »...

— Qu'est-ce encore, grand Dieu ?

— Un livre qui, paraît-il, contient la façon d'acquiescer à la toute-puissance du diable.

— Et il a vraiment ce livre ?

— On le dit. Quant à moi, je ne l'ai jamais vu, ce fameux bouquin, et pour ce qui est du pouvoir naturel de ce pauvre Siméon Chérix, j'ai toutes les raisons du monde d'en douter. Encore une fois, c'est un brave homme, qui cueille des fleurs, en compose des tisanes, et rend service avec plaisir...

Mais toutes ces explications ne semblèrent pas des plus captivantes à Mariette, qui secoua la tête d'un air incrédule en murmurant une phrase peu obligeante à l'adresse de ce « vieux bourdon ».

— Eh ! bien, dit Marc-Antoine en se levant, je vais lui annoncer notre visite, à ce bourdon. Suivez-moi lentement. Les préliminaires ne seront pas longs.

En effet, comme Pauline et Mariette arrivaient devant la porte du mazot, Marc-Antoine en sortit, précédant le sorcier. C'était un vieillard, dont la mise pas plus que le visage ne se signalait par quelque chose d'extraordinaire. Rien de diabolique, dans tous les cas. Maigre, cheveux blancs, coupés sans façon, barbe grisonnante peu soignée, le teint recuit par le soleil et le grand air, il donnait l'impression, avec sa blouse décolorée et son vieux chapeau de paille, d'un montagnard quelconque. La police l'eût assurément déclaré « sans signes distinctifs », et cependant, l'allure, le port de tête, la tenue, étaient autres que celles des paysans de Fiermont. Il y avait plus d'indépendance, plus de dignité, plus de dédain, peut-être aussi, dans sa manière d'être. Un original, assurément, mais ses petits yeux gris regardaient bien en face et avec bonté. Né ailleurs, élevé de façon différente, avec la possibilité d'apprendre et de se former, Siméon Chérix serait, peut-être, devenu une très forte personnalité. Il le savait, mais ne se plaignait pas.

— Mademoiselle Pauline, dit Marc-Antoine, voici Monsieur Chérix, qui n'a rien pour nous, mais sait où trouver.

— Vraiment, monsieur ?

Le sorcier s'était découvert et répondit sans aucune timidité :

— Je voyage tant, de droite et de gauche, mademoiselle, que je connais un peu tout le monde et toutes les maisons. Des chanes, il y en a encore ; et des coquemars, c'est pas ce qui manque. Je vous aurai tout ça.

Sorcellerie ou connaissance des femmes, il devina que Pauline mourait d'envie d'entrer dans le mazot et que Mariette n'en était pas moins désireuse. Et il sourit, avec un peu de malice, en les invitant à « honorer sa caverne ».

— Car les sorciers ont des cavernes, c'est connu.

Ils traversèrent la cuisine où, selon l'hypothèse de Marc-Antoine, le bonhomme avait donné un coup de balai, puis il les introduisit dans une petite salle basse, mal éclairée par une minuscule fenêtre, et rendue plus obscure encore par une kyrielle de grands sacs en papier, très rebondis, pendus aux solives du plafond. Une odeur de fleurs séchées et d'épices, point désagréable quoique un peu accentuée, se dégageait de ces paquets. Pauline en fit la remarque et Siméon Chérix expliqua. C'étaient des tisanes préparées par lui selon de vieilles recettes.

— L'odeur en est un peu rude, c'est pourquoi la fenêtre est toujours ouverte.

Il rit.

— D'ailleurs, ouverte ou fermée, c'est bien la même histoire, puisqu'elle n'a pas de carreau.

Tout en parlant il avait avancé trois escabeaux de noyer, autour d'une lourde table carrée à pieds énormes.

— Je t'offrirai un petit verre de vieux kirsch, Marc-Antoine. Tu n'en bois pas souvent, du mien, je te le promets.

Puis il ajouta, se tournant vers Pauline :

— Pour quant à vous, mademoiselle, je vous prierais d'accepter une petite bêtise, pour ainsi marquer le plaisir que j'ai à vous avoir chez moi.

Ce disant, il prit dans un buffet de sapin une bouteille et deux verres qu'il posa sur la table.

— C'est une liqueur trop forte pour les dames et je n'en ai pas d'autre. Le plus vilain sorcier des Voëttes ne peut donner que ce qu'il a. A la vôtre, mademoiselle, à la tienne, Marie, trinquons, Marc-Antoine, trinquons. A mon âge on ne sait jamais si on se reverra.

Un parfum de noyau se répandait dans la chambre. Marc-Antoine dit :

— Fameuse goutte.

— Trente ans de bouteille. C'est Abram David Tauxe de Huémoz, le père au député, qui m'en a fait « de » cadeau, il y a un pair de semaines.

— Souverain contre la grippe. Et, maintenant, à ces demoiselles.

Il grimpa sur un escabeau, décrocha un sac en papier, l'ouvrit et en sortit un superbe bouquet d'edelweiss et de chardons bleus, desséchés, mais conservant toute la beauté, toute la fraîcheur des plantes récemment cueillies.

— C'est superbe, monsieur, dit Pauline. Je n'ose vraiment l'accepter.

— Vous me feriez chagrin, mademoiselle, en le refusant.

Et, sans autre, il déposa la petite gerbe sur les genoux de la jeune-fille.

— Quant à toi, Marie, les fleurs de chez nous te sont connues, mais tu es la petite-fille à mon vieil ami Voutaz et tu ne t'en iras pas les mains vides. Tiens, « grachasse ».

Il lui tendait un petit coffret rustique en écorce, très simple mais très mignon.

— Tu y mettras tes économies et tu m'inviteras à ta noce.

Cela fait et cela dit, le meidze s'appuya à la paroi et continua de parler, sans plus se soucier de ses dons.

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — C'est cette semaine que le fameux film « L'Etudiant de Prague », dont la renommée est sans égale, sera présenté devant le public de Lausanne au Théâtre Lumen. « L'Etudiant de Prague » peut être comparé aux meilleures productions qui aient été présentées jusqu'à présent, et est d'une classe qui, une fois de plus, marque la place prépondérante qu'occupe la cinématographie allemande dans la production actuelle. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 12 juin, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph présente cette semaine le grand film de la production Harry Piel, 1927, intitulé : « Le Mystère du cirque Beely », un sensationnel film d'aventures mondaines et policières en 7 parties avec de nombreuses attractions de cirque, et, dans le rôle principal, le brillant et audacieux artiste Harry Piel.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste**

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRE

Atelier spécial de Réparations de
Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78



Pompes funèbres du Nord
Grand choix de cercueils
Rue du Nord 3 - Tél. 77.38
Transports Formalités
L. GMEHLIN

APPAREILLAGE POUR EAU ET GAZ

Jules BOVAY

Ruelle St-François, 3 LAUSANNE

COUVERTURE ET FERBLANTERIE

LAITERIE DE ST-LAURENT

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.